

# Numérique et énergie, entre rêve et réalité

Par Alain BOURDIN

Professeur des universités, directeur de la *Revue Internationale d'Urbanisme*

Toute action a besoin de se fonder dans l'imaginaire pour être socialement acceptable et pour mobiliser les acteurs et les usagers. Nous montrerons dans cet article la faiblesse de la mobilisation des imaginaires en ce qui concerne la transition énergétique, l'énergie et leurs relations. Les visions technicistes l'emportent sur celles qui mobilisent un imaginaire positif. Aucun récit ne s'occupe de rassurer sur les effets d'accélération de la vie quotidienne provoqués par les technologies numériques. Enfin, les quelques éléments imaginaires existants ne sont pas en mesure de donner sens aux changements d'usages et de comportement, alors que les résultats obtenus par la contrainte ne sont pas satisfaisants.

Même la plus rationnelle et la plus calculée des actions mobilise l'imaginaire. On ne peut changer le monde sans rêver à ce que l'on souhaite qu'il devienne. Aussi technocratique ou managériale soit-elle, toute pensée s'adosse à une vision du monde (les « valeurs » et les « visions » des campagnes électorales) qui s'enracine dans des imaginaires. Mais ces imaginaires de l'action diffèrent fortement. Ils n'ajoutent pas seulement quelques fioritures au raisonnement qui construit l'action, ils en occupent le cœur, de manière visible ou invisible. Quand Hitler demande à Albert Speer de construire un Berlin monumental qui puisse « faire de belles ruines », cela éclaire la dimension crépusculaire du projet d'un « Reich de mille ans ». Le général de Gaulle aurait-il porté aussi vigoureusement le projet de modernisation de la France si cela n'avait pas correspondu à sa vision politique du destin de la France, elle-même référée à une vision de l'Histoire qui s'enracinait dans un imaginaire de la nation française ?

L'action n'est jamais complètement dissociable de l'imaginaire qui la sous-tend. Mais celui-ci peut appartenir à un individu, à un groupe, à une caste ou, largement partagé, devenir social. Certaines images, certains rêves s'avèrent très mobilisateurs par eux-mêmes, quand d'autres renvoient directement à un socle commun de représentations sociales largement partagées. Les sociétés du bien-être se sont en grande partie construites autour d'un imaginaire positif partagé, qui entraînait – au moins superficiellement – l'acceptation par tous de contribuer à cette construction. Et c'est lorsque les premières manifestations du refus de payer « pour les autres » sont apparues en Californie, que l'on a compris que cet imaginaire commençait à se défaire. La réussite de l'action publique – en particulier quand il s'agit de transformations

sociales – exige la mobilisation ou la création d'un imaginaire partagé.

L'évocation des mouvements citoyens introduit un autre élément. Cet imaginaire partagé sert-il à justifier et à rendre socialement acceptables des mutations voulues, orientées ou simplement accompagnées par les autorités publiques et les grands acteurs sociaux, ou bien a-t-il un effet direct sur les comportements individuels ? Quels éléments de l'imaginaire social faut-il mobiliser pour donner envie à un grand nombre d'automobilistes de conduire plus prudemment ? Différentes campagnes de communication et leurs résultats ambigus nous ont appris que, là comme ailleurs, la réponse n'a rien de simple. Pourtant, aucun responsable – tout au moins dans l'action publique – ne peut échapper à ce type de question.

Dire si, d'un point de vue sociologique, le numérique est un outil et un accélérateur de la transition énergétique, ou s'il peut le devenir, implique alors de poser deux questions :

- Existe-t-il un imaginaire qui associe transition énergétique et transition numérique dans une vision positive partagée de l'avenir possible des sociétés et qui mérite qu'on le construise ? S'il n'existe pas, peut-il être créé ?
- Cet imaginaire a-t-il – peut-il – avoir un impact sur les comportements et les usages dans la vie quotidienne ?

On croit revenir quarante ans en arrière – avant le rapport Bruntland...

Le développement durable présente au moins l'avantage de porter l'image de ce qui dure, de ce qui mobilise le patrimoine, la sécurité, les repères que l'on ne perd pas, etc.

Même seulement qualifié de « soutenable », il gardait un peu de cette force mobilisatrice.

Qu'est-ce que la transition énergétique ? Pas même un tournant, encore moins une révolution ! Plutôt le même type d'objet que la « transition démographique » : un ensemble de faits constatés, qui marquent le passage d'un ancien état d'équilibre à un nouveau.

Heureusement, les acteurs de la transition démographique ont bien autre chose en tête : une idée de la famille, de la consommation, du bonheur, de l'avenir...

Difficile de trouver une idée qui mobilise aussi peu l'imaginaire collectif que celle de transition énergétique, qui est renvoyée de ce fait à la sphère purement technique, du côté des énergéticiens ou de celui des fabricants de politiques publiques.

En effet, l'énergie ne bénéficie pas, quant à elle, de références à un répertoire imaginaire fort. Il n'y a pas – ou plus – d'imagerie de l'énergie. Le temps est passé où l'on pouvait la relier à des images fortes, celle du cheval-vapeur incarnée par de puissantes machines industrielles (et surtout les locomotives) et celle de la « Fée Électricité » qui donne accès à un bien infiniment précieux et identifiable, la lumière.

Aujourd'hui, les représentations simples de l'énergie manquent cruellement, même si, en définitive, elle est omniprésente dans notre vie quotidienne.

De ce fait, notre rapport à l'énergie devient nécessairement abstrait et vide d'image, d'où l'importance, lorsque l'on souhaite inciter et accompagner certains comportements en matière d'économies d'énergie, des dispositifs ludiques (concours, etc.).

À l'opposé de cette technicisation qui éconduit l'imaginaire, Jeremy Rifkin, avec sa troisième révolution industrielle (RIFKIN, 2012), propose un ensemble d'images de l'avenir qui peuvent sembler désirables et qui mobilisent fortement l'imaginaire contemporain. Dans l'univers auquel il nous fait rêver, chaque maison produit sa propre énergie ; la voiture électrique a définitivement triomphé, l'électricité nécessaire étant produite en grande quantité grâce aux sources d'énergie renouvelables ; le développement des outils numériques, outre qu'il permet de réguler la production et la distribution d'énergie, ainsi qu'une grande partie du fonctionnement de la vie quotidienne, fait triompher le travail à domicile ; les relations hiérarchiques (pyramidales) cèdent la place aux relations latérales (horizontales). On entre dans un monde de la mobilité, de l'individualité, de la coopération. On a là une série d'éléments de l'imaginaire de l'individualisation et le retour vers une vieille lune américaine, la fin des villes. Si ce dernier point paraît plus spécifique à certaines sociétés, l'association entre la transition énergétique et le processus d'individualisation peut prendre sens dans des contextes très différents. L'individualisation ne signifie pas l'absence de relations sociales et d'actions coopératives, voire d'altruisme : pour une part, l'attractivité des mouvements humanitaires repose sur l'association entre altruisme (choisi, volontaire, électif) et individualisation. Cette image du monde correspond aux aspirations de beaucoup, en particulier chez les diplômés.

Le récit de Rifkin est l'un des rares à associer aussi fortement les enjeux réels de la transition énergétique à l'utopie ou, au minimum, à l'imaginaire. Avec les mêmes ingrédients, on pourrait construire d'autres récits, par exemple, en valorisant la ville, ce qui représente un enjeu important. On imagine mal le monde entier vivant sur des territoires rifsiniens (en gros, *La Petite Maison dans la prairie* dans sa version durable et digitale). On constate également que les nouvelles technologies numériques permettent une foule d'applications contribuant au fonctionnement et à la gestion des villes.

Pourtant, les seules esquisses de récits disponibles sur la ville de la transition énergétique, les débats sur les *datas* et ce que nous livrent les informations quotidiennes nous font surtout penser à *Big Brother* (le roman de George Orwell (1984))...

On manque donc de récits pour enthousiasmer. On en manque également pour rassurer.

Les discours alarmistes se retournent parfois contre eux-mêmes en suscitant des raisonnements du type : « fichu pour fichu... ». Leur maniement présente donc des difficultés, ce qui ne signifie pas que l'on doive les éviter systématiquement. Mais si l'on inquiète, il faut montrer le chemin de la solution qui rassure.

Tout cela relève de la mise en place de récits mobilisateurs et de l'appel à l'imaginaire. Mais, en ce qui concerne le numérique, il s'agit également de rassurer sur un autre point, et d'une autre manière. Sortons un instant d'une mode calamiteuse : désormais, toute innovation se doit d'être disruptive. Il se peut que, dans le domaine des évolutions technologiques, et sans doute pour certains aspects de l'organisation des entreprises, cela ait un sens. Mais, sur le plan sociétal, c'est rechercher tout le contraire de ce que sont les processus observés. Les innovations qui réussissent (y compris quand il s'agit de produits tels que le téléphone portable) s'inscrivent toujours dans des continuités, des tendances, qu'elles font évoluer fortement, sans pour autant qu'il y ait de véritables ruptures. Les ruptures ne se caractérisent jamais par une grande acceptabilité sociale.

Or, si le numérique n'est pas nécessairement ou totalement disruptif sur le plan sociétal – on peut en discuter à l'infini –, il possède un extraordinaire pouvoir d'accélération. Ce pouvoir, qui ne concernait que les calculs et n'apparaissait pas clairement dans la vie quotidienne, l'a désormais envahie.

Dans la vie quotidienne contemporaine, les technologies numériques deviennent nos bottes de sept lieues. Tout va vite et loin.

À partir de là, on peut se sentir le roi du monde, ou éprouver un sentiment de maîtrise, parce que la consultation d'une application sur son *smartphone* permet de savoir où le RER est arrêté et pour quelle raison (ce qui ne le fait pas pour autant redémarrer).

Mais cela génère également l'inquiétude ou des sentiments de non maîtrise.

Réaction de vieux ? Pour une part, mais l'explication est un peu courte : même pour ceux qui sont nés après Internet, elles peuvent (comme d'autres avant elles, d'ailleurs, mais on l'a un peu oublié) entraîner l'inquiétude ou un sentiment d'incertitude. Je parle ici des technologies, ou, plus souvent, de ce dont elles sont porteuses : combien de lycéens (et pas seulement leurs parents) se sentent mal à l'aise devant le dispositif en ligne d'admission post-bac ? Pour cela aussi, il faut des récits qui rassurent et qui disent autre chose que la longue liste des escroqueries et des agressions perpétrées sur Internet.

Il faut un récit, quand il s'agit de mobiliser des éléments d'un imaginaire commun pour construire un imaginaire spécifique. Cela ne relève que très marginalement du travail des spécialistes de la communication – juste pour les mises en forme permettant une optimisation en fonction des différents canaux de communication. Ce processus est complexe et mobilise nécessairement différents talents, une capacité de créativité et une bonne connaissance des imaginaires sociaux en présence. Parmi ces talents, il y a ceux des techniciens, qui peuvent eux-mêmes contribuer à transformer leurs savoirs en récits.

Bref, l'imaginaire qui associe transition énergétique et transition numérique dans une vision positive partagée de l'avenir possible des sociétés n'existe pas de manière suffisante, dans des versions suffisamment diverses, exaltantes et rassurantes. Pour autant, sa création n'est nullement hors de portée, si tous les acteurs concernés sont persuadés de l'importance de cette démarche.

Qu'en est-il de l'impact d'un tel imaginaire sur les usages et les comportements quotidiens ?

Que tous ceux qui pensent que l'on fait changer les comportements par un claquement de doigts se rappellent du titre du livre de Michel Crozier (1982) : « On ne change pas la société par décret ».

Mais la contrainte ? Elle n'est pas sans effet – surtout lorsqu'elle relève plus de la nécessité économique que de la loi –, elle suscite des détournements et produit le malaise social, les conflits et, parfois, la désespérance. Tabler sur la seule contrainte peut s'avérer un fort mauvais calcul.

D'un autre côté, les modes de vie contemporains sont beaucoup plus divers qu'il ne semble. Chacun – chaque unité familiale – construit son propre mode de vie, sous contraintes. La similitude de ces dernières pour une même catégorie sociale ou les habitants d'un même territoire peut laisser croire que leurs modes de vie sont semblables. Il ne s'agit que d'une approximation grossière. La thèse de Pauline Silvestre (2017) montre que dans des situations très proches, les habitants d'un territoire de la grande couronne de Paris jouent avec les contraintes et construisent leur mode de vie de façon assez différente, en fonction de leurs systèmes de préférence et de la connaissance du contexte qu'ils ont su acquérir. Même fortement contraint, le mode de vie est l'expression de la spécificité de l'individu ou du groupe familial. L'identité, l'estime de soi – ou son absence – s'y expriment. C'est dire à quel point on ne saurait y intervenir qu'avec infiniment de doigté.

L'adoption d'un ensemble de comportements vertueux en matière d'économie d'énergie – notamment grâce à l'utilisation des outils numériques – constitue un changement dans le mode de vie. Les techniciens partent souvent de l'idée que puisque c'est bon pour eux, les gens vont aimer cela, qu'ils comprendront les informations que leur donne leur compteur Linky et ne fantasmeront pas dessus, qu'ils accepteront avec joie de contraindre leurs déplacements (et donc de moins dépenser sur ce poste), etc.

Vision naïve. Pour la plupart des gens, ce qui compte d'abord, c'est l'équilibre de leur mode de vie : tout élément perturbateur risque de se trouver refusé, même s'il entraîne des économies, et même s'il semble simplifier les choses. Pour qu'on l'accepte, il doit donner l'impression de ne pas perturber, et donc d'entrer dans la logique du mode de vie, laquelle peut s'accrocher à de toutes petites choses (l'heure à laquelle on met le lave-vaisselle en fonctionnement), parce que, derrière, il y a des rituels familiaux, et du sens. Le rôle des médiateurs consiste certainement moins à expliquer les dispositifs qu'à aider les usagers à trouver de quelle manière ils peuvent s'inscrire dans leur logique propre.

Mais la réussite suppose la conviction. On changera d'autant plus ses pratiques et ses usages que l'on trouvera du sens à le faire et, en particulier, que l'avantage économique – qui est un moteur, sous les réserves indiquées ci-dessus – sera relié à un univers de sens.

Cela implique que les imaginaires atteignent le quotidien. C'est le cas, en particulier, de ceux qui portent des représentations de l'intimité. Toute une partie de la consommation s'est largement appuyée sur des éléments d'imaginaire social qui portaient des images de l'intimité. Dans le cas de la transition énergétique, cette formulation n'existe pratiquement pas. Or, il est bien question de consommation. Alors même que la question de l'intime se trouve vigoureusement posée, notamment à travers la circulation des données personnelles et, de façon moins visible, à travers les hésitations dans les pratiques d'exposition de soi – par exemple, sur Facebook (CASILLI, TUBARO et SARABI, 2014) –, le fait qu'il n'y ait pas de récit spécifique qui puisse éclairer les pratiques liées à l'énergie du point de vue de l'intime pose problème.

Bref, il reste à développer les récits qui permettront d'associer la transition énergétique et le numérique dans un même imaginaire qui puisse donner du sens à de nouveaux comportements quotidiens.

## Bibliographie

- CASILLI A., TUBARO P. & SARABI Y. (2014), *Against the hypothesis of the end of privacy*, Springer.
- CROZIER M. (1982), *On ne change pas la société par décret*, Le Livre de Poche (édition augmentée).
- RIFKIN J. (2012), *La Troisième Révolution industrielle*, Paris, LLL, traduction CHEMLA F. et P.
- SILVESTRE P. (2017), *Tous contraints ? Les modes de vie et leur territorialisation en grande couronne francilienne*, thèse de doctorat, Université de Paris-Est.